

LE ROI JEAN SIGNANT LA GRANDE CHARTE.

Un matin du mois de Janvier 1215, le primat de Londres-Langton sortit de cette ville en descendant la Tamise ; il fit arrêter le batelet qui le portait à la hauteur où se trouve aujourd'hui Greenwich ; à cette époque Greenwich ou le Bourgvvert, à cause des belles prairies qui le bordaient de tous côtés. A cette place où s'élève aujourd'hui le magnifique hospice bâti par Guillaume III pour les vieux marins de l'Angleterre, et qu'on peut considérer comme le pendant de nos invalides, à cette place aujourd'hui si riche et si peuplée, il ne se trouvait alors qu'un amas de quelques misérables cabanes. Ce n'est pas que ce lieu n'eût été plus florissant lorsqu'existait encore l'appaye de Greenwich ; mais, trente ans environ avant l'époque dont nous parlons, elle avait été ruinée de fond en comble par une troupe de ces bandits flamands qui inondaient alors l'Angleterre, et qui se mettaient à la solde de tout parti qui pouvait les acheter. Le primat fut reçu par plusieurs prêtres arrivés avant lui. Après quelques mots mystérieux échangés entre eux, ils se rendirent ensemble vers les ruines de l'abbaye, et y trouvèrent réuni un nombreux clergé en habits de cérémonie, avec l'étole et le surplis, quelques évêques la mitre en tête et la crosse à la main. Le primat revêtit lui-même ses habits pontificaux, et tout aussitôt il entonna une prière à laquelle répondit le reste du clergé. Pendant ce temps on fit défiler devant Langton douze hommes, armés de pioches et de bèches, qui présentaient chacun à son tour leurs instruments au primat, qui les bénissait. Cette cérémonie achevée, un vieillard fut amené par deux diacres : c'était un vieux moine échappé à la ruine de Greenwich et âgé de près de quatre-vingts ans ; il s'agenouilla devant le primat, qui appela sur lui l'inspiration céleste. Comme il se relevait, on entendit un grand mouvement, un bruit de chasse, des cris de chiens, des sons de cornets d'ivoire, des hennissements de chevaux, et tout aussitôt le roi Jean parut au milieu de ses valets et de ses limiers. Ce roi, que Walter Scott nous a montré si indolent et si fastueux dans son beau roman d'*Ivanhoé* n'était plus à cette époque qu'un tyran soupçonneux et cruel.

—Holà ! s'écria-t-il en approchant, que veut dire cette assemblée ? D'où vient que, sans ma permission, on ose tenir de pareilles réunions ? Avez-vous à délibérer sur l'exil et la déchéance des évêques Mansfell et Ormond, que j'ai prononcé malgré les menaces du Saint-Père ? Eh bien ! n'avez-vous pas pour cet objet l'église de Saint-Paul, où je vous ai permis de vous réunir, mais la nuit seulement, afin que vous ne puissiez étaler aux yeux du peuple le coupable exemple de votre résistance à mes ordres ?

—Sire, répondit Langton, chaque chose sera faite où elle doit l'être. Nous serons ce soir à l'église de Saint-Paul pour examiner les causes de la déchéance prononcée par vous contre nos frères ; nous y serons

ce soir, parce que l'église est notre patrimoine et que l'heure du soir est celle prescrite par le concil de Latran pour ces sortes de réunions, et non point pas votre permission.

—Langton, s'écria le roi, mon bon ami, mon plus fidèle sujet, prends garde ; tes paroles deviennent dures et rebelles comme celles d'un baron armé ! Prends garde ! la contagion de la révolte gagne les plus dévoués lorsqu'ils s'entourent de mauvais conseils. Réponds, Langton ; que faites-vous ici parmi ces ruines, et avec ces ouvriers armés de pioches ?

—Sire, répliqua le primat, nous sommes à la recherche d'un trésor enseveli sous ces décombres ; l'aspect de ces ouvriers aurait dû vous en avertir.

—Un trésor ! reprit vivement Jean, tout trésor trouvé appartient par moitié à l'Etat, c'est-à-dire au roi, d'après l'us romain qui gouverne le Midlessex.

—Sir, répondit Langton, vous le partagerez avec nous et le peuple anglais, soyez-en assuré ! C'est là notre intention.

—Est-il d'or, d'argent ou de pierreries ? demanda le roi.

—Il est d'un prix au-dessus de tous les trésors de votre couronne, répondit Langton, d'un prix que des monceaux d'or ne sauraient atteindre.

—Alors, dit Jean en se découvrant de son chapeau, c'est quelque sainte relique rapportée peut-être de la Terre-Sainte par nos frères de la Croisade.

C'est une sainte relique, en effet, reprit Langton ; une relique enfermée secrètement dans cette obscure abbaye, et dont il faut que toute l'Angleterre profite.

—Amen, répondit le roi avec indifférence ; continuez, mes frères, et, s'il y en a pour tout le monde, donnez-m'en un peu, je vous prie.

—Vous en aurez, répliqua Langton, l'œil courroucé et la voix sombre.

Tout aussitôt, Jean, riant de la colère du primat, qu'il croyait irrité seulement de son peu de respect pour la sainte relique, Jean s'éloigna au galop et continua sa chasse. Immédiatement après, le vieillard se mit en tête de tout le clergé et s'avança péniblement vers les ruines de l'abbaye ; il en fit lentement le tour en examinant chaque endroit avec soin. Le clergé le suivait processionnellement, et Langton, qui était près de lui, le regardait avec anxiété. Déjà deux fois on avait parcouru presque toute l'étendue des ruines, et quelques doutes murmurés tous bas se faisaient entendre, lorsque le vieux moine s'arrêta devant une pile de décombres et s'écria soudainement : "C'est ici !" Les travailleurs s'avancèrent à l'instant et déblayèrent les décombres avec activité ; pendant ce temps le clergé, à genoux, invoquait le ciel avec des chants pieux et les bras tendus vers le ciel. Bientôt on découvrit le maître-autel de l'église, qui n'était point détruit, mais seulement enfoui dans les ruines ; les chants redoublèrent d'ardeur, et quelques minutes n'étaient point passées qu'on aperçut une pierre avec un